6

NOTICE HISTORIQUE

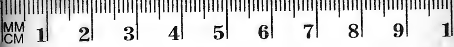
SUR

FEU M. LE COMTE DEJEAN,

PRONONCÉE AU CIMETIÈRE DE L'EST,
LE 14 MAI 1824,

PAR M. LE BARON HAXO,
LIEUTENANT GÉNÉRAL AU CORPS ROYAL DU GÉNIE.

PARIS,
IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.
1824.



NOTICE HISTORIQUE

SUR

FEU M. LE COMTE DEJEAN,

PRONONCÉE AU CIMETIÈRE DE L'EST,

LE 14 MAI 1824.

MESSIEURS,

Au moment où la tombe nous ravit à jamais le général illustre, l'excellent citoyen, l'homme vertueux dont nous déplorons tous la perte, je vais vous rappeler quelques traits de sa longue et honorable carrière, entièrement consacrée à l'exercice des devoirs publics et à la pratique des vertus privées. Ce triste et funèbre hommage aurait été mieux placé, sans doute, dans la bouche d'un des amis de sa jeunesse, d'un des compagnons de ses premières armes, témoin de sa vie toute entière; mais nos regrets ne sont pas moins vifs que les leurs, notre vénération moins profonde.

Jean-François-Aimé Dejean, lieutenant général, pair de France, grand'croix de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, chevalier de l'ordre royal

et militaire de Saint-Louis, naquit à Castelnaudary, le 6 octobre 1749. Sa famille appartenait depuis long-temps à la magistrature; son père était maire de la ville de Castelnaudary et subdélégué de l'intendance de Languedoc.

Il fit ses premières études au célèbre collége de Sorèze, aux vicissitudes duquel il s'est intéressé jusqu'à ses derniers jours. Admis à concourir pour entrer à l'école du corps royal du génie, à Mézières, il y fut reçu élève au 1er. janvier 1768, et breveté lieutenant en second. Après deux ans passés dans cette école, où Monge était déjà professeur, le jeune Dejean, devenu lieutenant en premier, servit dans diverses places, entre autres à Bayonne : des travaux importans s'exécutaient alors à l'embouchure de l'Adour, sous la direction du corps du génie. En 1777, il fut nommé capitaine.

Employé à Amiens, depuis plusieurs années, il y épousa, en 1779, mademoiselle Leboucher-de-Viry. De ce mariage est issu son fils aîné, le lieutenant général Dejean, dont toute l'armée a connu la bravoure brillante et les hautes qualités militaires, et qui, appelé à remplacer à la chambre des pairs celui que nous pleurons, soutiendra dignement l'honneur d'un nom que toute la France révère.

Après avoir servi dans plusieurs autres places du nord, le capitaine Dejean revint à Amiens et s'y trouva au moment de la révolution : elle lui fournit bientôt l'occasion de donner une pre-

mière preuve publique de ce respect pour l'autorité légitime et de cette probité politique qui ont été constamment les traits distinctifs de son beau caractère. Nommé alors membre de l'administration du département de la Somme et commandant en second de la garde nationale, il ne consentit à exercer ces emplois qu'après en avoir obtenu du roi la permission spéciale.

La guerre ayant éclaté en 1792, le capitaine Dejean fit partie de la brigade d'officiers du génie employée à l'armée du Nord; il disposa les redoutes du camp retranché de Maulde, et se distingua par sa froide valeur en défendant l'une d'elles, attaquée par l'ennemi dans les derniers jours du mois d'août.

Après la victoire de Jemmapes, il suivit l'armée dans la première conquête de la Belgique, et dirigea une partie des opérations du siége de la citadelle d'Anvers, jusqu'à la capitulation. C'était son coup d'essai dans la guerre des siéges; mais son zèle et ses études précédentes suppléèrent à ce qui lui manquait d'expérience, et cette première occasion suffit pour développer en lui toute l'habileté dont il fit preuve dans les campagnes suivantes.

Il prit part à la bataille de Nerwinde, ainsi qu'à tous les combats qui la suivirent et forcèrent l'armée à se réfugier sous la protection des places de la frontière de France. Il fut alors chargé de mettre en état de défense Béthune, Péronne

et Lille, et reçut le grade de chef de bataillon, à la fin de 1793.

Nous arrivons à l'époque mémorable où les places de cette frontière, qui avaient sauvé l'état à la fin du règne de Louis XIV, jouèrent une seconde fois le même rôle. Sans elles, les nombreuses levées qui accoururent alors à la défense de la patrie, n'auraient pas pu, malgré leur bravoure et leur enthousiasme, arrêter la marche des alliés vainqueurs, et renouveler pendant une année entière, sur le même terrain, des combats journaliers et presque toujours désavantageux.

Enfin, la persévérance des Français l'emporta, et Fleurus ouvrit la carrière brillante que leurs armes ont parcourue pendant vingt ans. Dejean fut alors le commandant du génie de l'armée du Nord; il concourut, en cette qualité, à la prise de Courtrai, et dirigea les siéges d'Ypres, de Nieuport, de l'Écluse et de Nimègue, pendant lesquels il fut promu successivement aux grades de colonel et de maréchal de camp. Il prit ensuite part à toutes les opérations de la campagne d'hiver, et entra avec Pichegru en Hollande, en passant les fleuves sur la glace.

Ces pénibles campagnes, dans lesquelles le patriotisme avait à lutter contre des privations de toute espèce, fournirent au général Dejean de fréquentes occasions d'exercer, envers les ingénieurs sous ses ordres, cette bonté paternelle et cette bienfaisance qui le distinguèrent pen-

dant toute sa vie. Ces jeunes officiers, qui ne recevaient d'autre solde qu'un papier inutile en pays étranger, trouvèrent dans la bourse du général des ressources qu'il s'empressait d'offrir lui-même. Plein de sollicitude pour ceux que leurs blessures empêchaient de le suivre, il veillait à ce qu'ils ne manquassent pas des soins nécessaires; aussi ne prononçaient-ils son nom qu'avec attendrissement. Ils ont publié ses bienfaits qu'il aurait voulu voir oublier aussi promptement qu'il les oubliait lui-même; semblable en cela, comme en son amour du bien public, à l'illustre maréchal de Vauban, qu'il représentait si bien à notre imagination.

En 1795, lorsque l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de son général en chef Jourdan, se préparait à franchir pour la première fois la barrière du Rhin, et à repousser au loin les ennemis qui avaient menacé d'envahir la France, le général Dejean fut chargé de réunir secrètement en Hollande les bateaux et les agrès nécessaires. Ce fut pour lui une nouvelle occasion de donner des preuves de talent et de zèle. Il arriva au jour prescrit à la tête de sa petite flottille à Urdingen, lieu désigné pour le passage, et dirigea tout le matériel de cette brillante opération, sous les ordres du brave Kléber et en présence du général en chef.

A la fin de 1796, le général Beurnonville ayant quitté le commandement de l'armée du Nord pour prendre celui de l'armée de Sambre-et-

Meuse, Dejean commanda par intérim, et pendant une année entière, toutes les troupes françaises et bataves en Hollande. Ce fut alors que commença à s'établir, tant dans l'armée que parmi les citoyens des pays occupés par elle, cette haute réputation de probité et de justice qui commande notre vénération et nous montre le général Dejean comme un homme presque isolé au milieu de ses contemporains. Ses nobles vertus, qui n'avaient encore brillé que dans le cercle de ses amis et des officiers du génie sous ses ordres, furent alors révélées à son armée et à toute la Hollande : ceux qui l'y ont connu, quoique devenus étrangers à la France, verseront comme nous des larmes en apprenant qu'il n'est plus.

Après la révolution du 18 fructidor, le général Dejean perdit le commandement de l'armée du Nord et fut mis en réforme. Il subissait ainsi le sort qui est réservé à tous les amis de l'ordre dans les temps où les factions dominent. Son crime était d'avoir refusé de faire présenter par l'armée du Nord des adresses factieuses, et de n'avoir pas voulu lui distribuer les proclamations irrégulières de l'armée d'Italie. Aux reproches qui lui étaient adressés à ce sujet, il se contentait de répondre « que les armées ne doivent pas délibérer. »

La guerre ayant recommencé en 1799, et sous de malheureux auspices, un homme tel que Dejean ne pouvait pas rester long-temps oublié

dans sa retraite. Les hostilités duraient à peine depuis trois mois, que déjà le comité des fortifications s'était présenté en corps chez le ministre de la guerre pour redemander le général, moins comme un collaborateur que comme un guide et un chef. Il fut promptement remis en activité.

Lorsque le général Bonaparte saisit, au 18 brumaire, les rênes du gouvernement, Dejean se trouvait inspecteur général des fortifications; il fut nommé conseiller d'état à la section de la guerre, et envoyé à Brest pour y préparer les mesures de défense à prendre dans le cas où l'armée navale combinée de France et d'Espagne s'éloignerait de ce port.

A cette époque, une nouvelle carrière s'ouvre au général Dejean; ce n'est plus l'homme de guerre seulement, c'est l'homme d'état que nous avous à peindre en des circonstances difficiles et les plus propres à faire ressortir ses talens et ses vertus. Le premier consul, qui rattachait à son gouvernement tout ce que la guerre, l'administration, la magistrature et les sciences présentaient en hommes distingués, ne pouvait pas négliger un officier général du génie dont on s'accordait à louer le mérite et le caractère. Il fut donc désigné pour suivre, en 1800, l'armée de réserve au delà des Alpes, et, après la victoire de Marengo, nommé commissaire pour l'exécution de la convention qui livrait aux Français la plus grande partie de l'Italie supé-

rieure; la manière dont il s'acquitta de cette commission le fit juger propre à des fonctions plus élevées. Nommé ministre extraordinaire à Gênes et président de la *Consulta*, il fut, sous ce titre, le véritable administrateur de ce pays, d'autant plus difficile à gouverner qu'il regrettait vivement son ancienne indépendance; mais l'aménité, le désintéressement, les mœurs antiques du général, faisaient oublier aux Génois qu'il était étranger.

Ce fut à Gênes, après un long veuvage, que cet homme, si bien fait pour la vie de famille, contracta un nouveau mariage. Son fils et lui épousèrent les deux sœurs. De cette double union sortirent ces nombreux enfans au milieu desquels nous avons vu le général Dejean reproduire l'image des anciens patriarches.

Le général Dejean ne quitta Gênes que pour venir occuper à Paris, en 1802, un emploi plus éminent, celui de ministre directeur de l'administration de la guerre.

Ce nouveau ministère comprenait tout le matériel de la guerre, à l'exception de l'artillerie et des fortifications : il y porta les mêmes principes d'ordre et de clarté qu'il avait pratiqués, moins en grand, dans le service du corps du génie. Il créa un bureau central, au moyen duquel s'établit la corrélation nécessaire entre les bureaux des divers services qui devaient concourir aux mêmes opérations militaires, et associa ainsi son administration aux succès et à la gloire des bril-

lantes expéditions qui ont signalé les plus belles années du consulat et de l'empire.

Quelques années après, le général Dejean, nonobstant son refus et sa répugnance, fut obligé de joindre au fardeau du ministère la charge de premier inspecteur général du génie, devenue vacante par l'effet du ressentiment excessif qu'inspira au chef du gouvernement le premier revers essuyé par ses armes en Espagne.

En 1809, l'entrée des Anglais dans l'Escaut donna au général Dejean une nouvelle occasion d'être utile. Il se rendit à Anvers. Comme ministre, il assura la subsistance des troupes qui s'y réunissaient; comme premier inspecteur du génie, il fit adopter le projet d'un camp retranché destiné à recevoir et à exercer les nouvelles levées. Les démonstrations de l'ennemi et les renseignemens infidèles qui trompaient le général en chef n'en imposèrent point au général Deean. Le jour même où l'on s'attendait à être attaqué, il annonça le départ de la flotte ennemie; il la suivit lui-même à l'île de Cadsand et jusqu'à Ostende, prenant partout les mesures les plus propres pour repousser les attaques qu'elle aurait pu tenter sur cette côte avant de rentrer dans les ports d'Angleterre.

Dans cette occasion, le général Dejean éprouva les heureux effets de ce crédit administratif qu'il devait à sa droiture et à son caractère personnel; mais ce fut ce qui détermina, peu de temps après, sa sortie du ministère. Il disait lui-même

qu'il ne savait être ministre qu'en payant avec exactitude, et que, si on voulait suivre un autre système, on ne pouvait trop tôt le remplacer. Cette retraite ne fut point une disgrâce : la simplicité, la candeur du général Dejean, son peu d'ambition, une sincérité qui n'avait jamais rien d'offensant, faisaient de lui un de ces hommes qui sont utiles sans devenir embarrassans. Il conserva l'emploi éminent de premier inspecteur général du génie, et fut bientôt après nommé sénateur; il garda aussi la charge de grand trésorier de la légion-d'honneur, qu'il possédait depuis l'origine de l'institution : il en avait organisé l'administration sur les mêmes principes que son ministère. A cette charge fut attaché alors, comme pour le dédommager, un traitement considérable; mais on oublia d'en expédier le décret, et il ne jugea pas à propos d'en faire souvenir.

Pendant les campagnes qui suivirent le désastre de Russie le général Dejean sembla retrouver toute l'activité de son jeune âge dans diverses missions qu'il eut à remplir pour la défense de nos anciennes conquêtes et du sol même de la patrie.

La restauration trouva dans le général Dejean un homme dont la révolution avait développé les talens et fait briller les vertus, et dont rien n'avait pu altérer l'honorable caractère. Il devint membre de la chambre des pairs.

Il cessa d'être premier inspecteur général du

génie, mais il fut nommé gouverneur de l'école Polytechnique, et reçut presque en même temps la présidence d'une commission créée par le Roi pour la liquidation des dettes publiques arriérées. Malgré l'état de sa santé déjà chancelante, il organisa cet immense travail dans lequel sa longue expérience et sa stricte équité pouvaient seules, sans nuire aux droits des créanciers légitimes, écarter tant de prétentions mal fondées, et procurer au trésor public de si grandes économies.

Nommé à la fin de 1817 directeur général des subsistances militaires, le général Dejean consentit, avec sa modestie habituelle, à diriger dans un poste secondaire une administration qu'il avait conduite autrefois d'une manière indépendante. Il suffit au ministre de la guerre, pour l'y résoudre, de lui dire au nom du Roi que sa majesté avait besoin de son expérience et de ses services. Il trouva dans ce dernier emploi de nouvelles occasions d'exercer son zèle pour l'utilité publique : il fit faire, sur les moyens de conserver les blés, des recherches et des essais dont les résultats heureux ont été publiés quelques jours avant sa mort. En 1820, son âge avancé et le mauvais état de sa santé le forcèrent enfin à la retraite. Déjà, il y a plus d'un an, une attaque douloureuse avait affaibli son corps, mais son âme était toujours la même : sentant approcher sa fin, il la considérait avec le calme du sage ; il en parlait avec simplicité, et ne ressentait d'autre peine que

celle qu'il voyait dans les yeux de sa femme, de ses enfans et de ses amis.

Tel fut le général Dejean : semblable à ces hommes que l'antiquité présente à notre admiration, également propres à la guerre et à l'administration de l'état. Grand dans le public et grand dans son intérieur, mais d'une grandeur simple et tout humaine, c'est de lui de qui on a dit avec justesse qu'il portait des vertus comme l'arbre porte des fruits. Sa vie entière a été sans tache. Ceux qui l'ont connu le présenteront comme un modèle. On se souviendra long-temps des exemples qu'il a donnés, et ses mânes se réjouiront de ce qu'un tel souvenir sera encore utile à la patrie..... Honneur à sa mémoire!



FIN.